MÉMOIRES

Correspondance de NAPOLÉON

SIX CENTS LETTRES DE TRAVAIL
(1806-1810)
présentées et annotées par
MAXIMILIEN VOX

DU PASSÉ POUR SERVIR

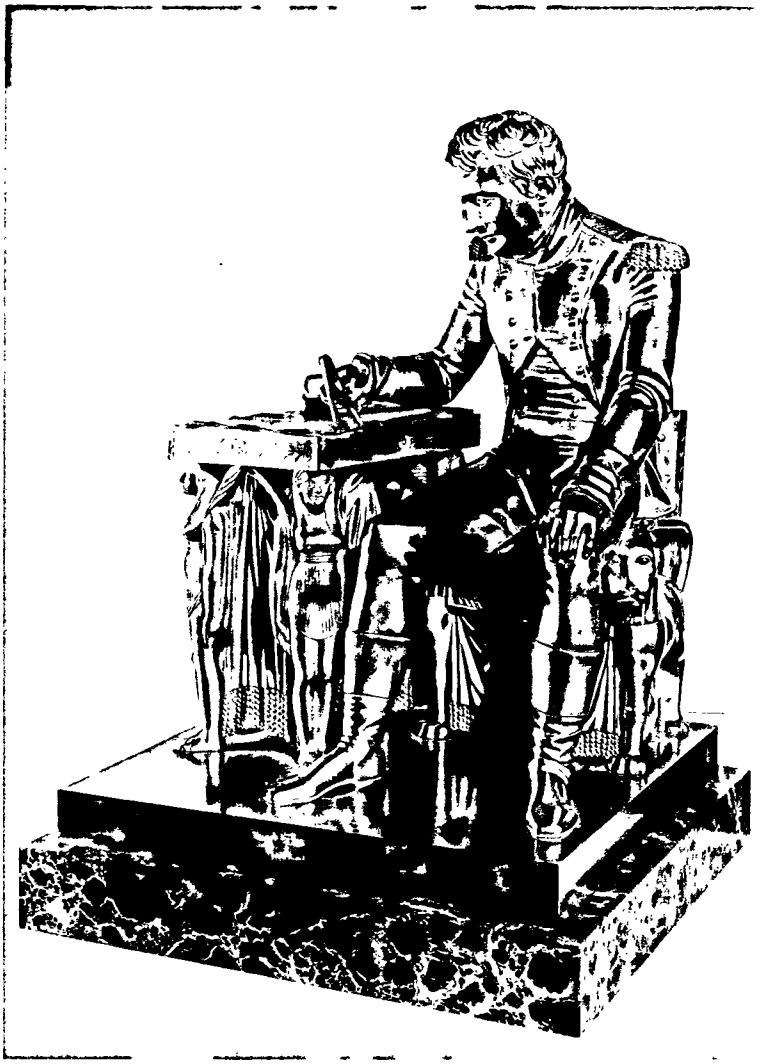
nrf
GALLIMARD

AU TEMPS PRÉSENT

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication



L'EMPEREUR ASSIS PRÈS D'UNE TABLE
ÉTUDIANT LA CARTE DE L'EUROPE
par Moutony (1809)

Hauteur : 42 cm. (Collection Ledoux-Lebard)

(Ph. Messager)

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1943.

Extrait de la publication

A l'historien qui a le sens de l'actuel,
Au journaliste qui a le sens de l'éternel,
A mon maître en Napoléon :

Marcel DUNAN.

« ECRIVEZ ! »

Napoléon s'est levé du fauteuil dont, depuis un instant, il tailladait le bras à vifs coups de canif.

— « *Ecrivez...* » *Le secrétaire dont on ne voit que le dos, à contre-jour de la haute croisée où s'encadre un pan soyeux de ciel parisien, qu'évente la mouvante cîme des frondaisons des Tuileries, l'homme-machine à écrire serre les dents et se penche, la plume en arrêt, sur son papier — soigneusement préparé en demi-feuilles tellière, pliées à mi-marge, selon l'ordre rituel et minutieux qui préside à l'agencement du Cabinet intérieur, véritable « atelier du trône », où tout, l'emplacement de chaque meuble, la forme de chaque objet, le rayon de chaque geste, a été calculé avec une précision d'horloger — ou d'artilleur.*

On y sent le patron ménager de ses forces et de son temps, et qui sait le prix d'une habitude. Où qu'il soit, à Paris ou à Saint-Cloud, à la campagne ou en campagne, sous la tente ou dans un palais conquis, il s'est arrangé d'avance pour s'entourer d'un identique cadre de travail, pour rencontrer du même coup d'œil les mêmes livres au même endroit, pour lire ses dépêches sur un siège symétriquement placé par rapport à la cheminée, pour retrouver toujours, à même longueur de bras, ses outils familiers.

La disposition du grand bureau qui tient le milieu de la pièce en dit long sur le souci de celui qui en a donné le dessin : en forme de ∞, *échancré de chaque côté et s'élargissant en rond aux deux extrémités, il permet le travail en tête-à-tête, entre les deux amas de papiers qui s'amoncellent de part et d'autre — le* courant *et le* suspens [a].

Quant au répondu, *il jonche le tapis, et l'Empereur, en quittant son siège, l'éparpille du pied. S'il se retourne, il touchera de la main la poignée de porte du bureau topographique ; un pas en avant, il atteint la console à compartiments où sont classés les dossiers. Encastrée dans la bibliothèque qui barre le fond de la pièce, une haute pendule, au-dessus de la table où sont étalés cartes et états*

Extrait de la publication

de situation, marque l'écoulement de minutes dont il importe que chacune compte.

Le vrai instrument de travail de l'Empereur, c'est lui-même ; il l'a dit : « Je suis né et construit pour le travail. » Son cerveau pris pour unique moteur, tous les autres, depuis les rois ses frères jusqu'au dernier conscrit, ne sont que les rouages d'une immense machine à débiter de l'action, encore de l'action et toujours de l'action, très complexe dans sa construction, très simple dans son principe : une succession de pignons qui se démultiplient à l'infini...

Le collaborateur courbé devant sa table dans l'embrasure de la fenêtre, tenant son souffle comme un athlète qui attend le signal, n'est que le plus modeste de ces rouages, mais essentiel : celui dont dépend toute la transmission. Qu'il s'appelle Méneval, Fain, Deschamps, Mounier, Jouanne ou Fleury de Chaboulon, on ne lui demande rien d'autre que de se taire, d'écrire avec la rapidité de la pensée, de comprendre ce qu'il n'entend pas, de deviner ce qu'il n'a pas compris, et d'être, en fin de compte, capable de se relire, faute de quoi le contact ne fonctionnerait pas [b]*. C'est une responsabilité.*

★

Derrière lui, la voix commence, sur le ton de la conversation. Une idée, une décision viennent de surgir, qu'il ne faut pas laisser perdre. Elle ne dicte pas — elle dit [c]*. Egale, prompte, mesurée, comme si Napoléon se parlait à lui-même sans souci d'être entendu. Attrape qui peut! Elle se rapproche et s'éloigne sur un rythme régulier, selon le va-et-vient du diseur d'un bout à l'autre du tapis. Il ne s'exprime bien qu'en marchant.*

Et tout de suite, au vif du sujet : — Mon frère, il ne faut pas... Mon cousin, je vois avec peine... Monsieur le préfet, ordonnez que...

*L'ordre est bref, péremptoire, mais circonstancié, accompagné de précisions qui coupent court à toute échappatoire, d'injonctions qui ôtent toute velléité de tergiverser, l'essence du commandement étant de se demander sans cesse « ce qu'*ils *vont bien pouvoir inventer. » Souvent, il faudra piquer au jeu le destinataire, l'enlever sur l'obstacle d'un coup de cravache : ce sont des boutades qui cinglent, des mots brutaux, des éclats d'un rire noir d'autant plus déconcertant qu'il s'arrête tout net.*

Ou bien, car il ne s'agit pas seulement d'ordonner mais d'instruire, c'est une conversation en règle qui s'engage avec un interlocuteur demeuré invisible, dont Napoléon marque par des pauses les répliques qu'il imagine comme s'il le tenait au bout de son regard ; dont il déchiffre les expressions de physionomie, devine les réflexes,

Extrait de la publication

subodore à distance les arrière-pensées... Alors, il ne parle plus seulement, il discute point par point, il explique, il démontre, il s'échauffe au déroulement de sa propre pensée, et se lance dans des développements illuminés par l'évidence qui éclate à son esprit, obscurcis par l'anxiété pathétique de ne pas arriver à la faire partager. C'est surtout quand il s'adresse à ses frères et sœurs, à ces têtes de Corse de Bonapartes, que le ton se tend, persuasif, impérieux, désolé. Ah! que tout cela est simple — et dire que l'imbécile, là-bas, saisira de travers ou à moitié, ou se piquera d'interpréter ce qu'il aura saisi!...

Comment être partout à la fois, alors que pourtant on sait *tout, on* peut *tout, on* est *tout? Le débit de l'Empereur se précipite, sa marche s'accélère ; l'expression-type jaillit tout à coup, qu'il répète, ressasse, réitère à chaque demi-tour de ses allées et venues. De même que dans la bataille, son secret est de battre l'ennemi en détail en jetant ses forces successivement sur chacun des points découverts, de même, dans la dictée, Napoléon se concentre tout entier sur les parties faibles de son interlocuteur, presse sur elles de tout le poids de son génie, se fait encre, plume et papier pour produire, au loin, ce que Beugnot appelle : « le miracle de la présence réelle... »*

Son tic habituel — un haussement de l'épaule droite accompagné d'une torsion du bras tirant la manche d'une saccade machinale — rythme les idées, ponctue les phrases. L'homme-machine note furieusement, sa plume galoppe sur le papier sans arriver à soutenir le train, bronche, butte, saute des blancs, reprend du terrain en filant d'une ligne droite « l'expression du jour », accroche un chiffre, pique une exclamation, se laisse à nouveau distancer — et, par un prodige sans cesse renouvelé, s'arrête au terme trente secondes à peine après que s'est fait le silence soudain.

Le temps de flairer l'odeur d'une prise de tabac, aussitôt répandue sur le gilet : — « Ecrivez! » Le va-et-vient a repris, avec une régularité de pendule, entre le fond de la pièce et la fenêtre. Cette fois, c'est une longue note, une instruction qui tiendra des pages et des pages, dictée d'affilée chapitre par chapitre, article par article, avec divisions, subdivisions, paragraphes numérotés, alinéas, remarques et renvois... Puis ce sera un plan de fortification, un mouvement de troupes, un règlement financier, une missive à un souverain, l'ordre d'une arrestation, d'une promotion, d'une gratification, puis un post-scriptum à la première lettre, puis un additif au post-scriptum. Chaque cellule du cerveau livre tour à tour son miel de la journée.

Sur cette faculté de Napoléon d'ouvrir et de fermer à volonté les tiroirs de son esprit, Taine a écrit une page demeurée classique, à laquelle cependant il ne suffit pas de se référer : rien ne remplace

Extrait de la publication

l'impression directe d'émerveillement et de stupeur éprouvée à la découverte du nombre et de la variété des lettres et décisions dictées chaque jour par l'Empereur, à constater la fréquence des journées de dix, douze, quinze pièces importantes, à repérer les séquences de vingt et de vingt-cinq...

C'est ce choc que nous avons souhaité transmettre au lecteur.

★

Napoléon est le premier des modernes, en ce sens qu'il n'est pas l'homme de la chose écrite. Il rompt avec cet âge du papier qui commence avec la Renaissance et dont nous assistons aujourd'hui à la rapide décadence. Son moyen d'expression naturel est la parole ; lui qui n'a prévu ni souhaité aucune des inventions du XIXe *siècle, on ne peut s'empêcher cependant de rêver au parti qu'il aurait su tirer du disque, de la radio et du téléphone.*

Notre époque, qui n'a pas encore mis au point le moyen de les utiliser, est déjà mieux placée que les précédentes pour apprécier un esprit chez lequel tout phénomène mental ne se traduit pas nécessairement par de petites macules d'encre grasse sur de la pâte de bois. La superstition, ni même l'usage généralisé de l'imprimé, ne correspondent à aucun besoin essentiel de l'entendement. Cela dit, les rapports de Napoléon avec les règles admises de la communication de la pensée par l'écriture ne sont pas sans poser un problème qu'il n'est pas inutile d'examiner brièvement, sans prétendre lui apporter une solution pleinement satisfaisante.

Sur sa mauvaise écriture, on a tout dit ; il est tout à fait faux que son griffonnage soit, comme le suggère Chateaubriand, une affectation destinée à dissimuler les déficiences de son orthographe. Les autres Bonapartes, tous gens de lettres, écrivains diffus mais corrects, font preuve d'une graphie aussi illisible que celle de leur grand frère, due à l'impatience naturelle qu'ils ont comme lui dans le sang. Il est très vrai que l'Empereur, lorsque l'occasion le force à mettre la main à la plume, se montre capable de « mettre » convenablement l'orthographe, sauf pour certains mots qui se sont irrévocablement fixés dans sa mémoire sous une forme défectueuse : gabinet *pour cabinet,* enfin que *pour afin que,* enfanterie *pour infanterie. Ce genre de lapsus se retrouve également dans son langage ; toute sa vie, il s'obstinera à dire* armistice *au lieu d'amnistie,* section *pour session, point* fulminant *pour culminant et rentes* voyagères *pour viagères ; les noms propres n'y échapperont pas, et il confondra toujours l'*Ebre *et l'*Elbe, Smolensk *et* Salamanque, *l'*hysope *et la forteresse d'*Osopo.

Cependant les lettres autographes à Marie-Louise publiées

en 1933 *par M. Louis Madelin semblent soulever une question plus scabreuse que celle de la simple correction grammaticale. Dans ces courts billets que l'Empereur met son point d'honneur à rédiger de sa propre main, passe encore que l'orthographe soit aussi défectueuse que celle du jeune élève de l'école de Brienne, qu'il écrive un* bultin, *des* halumette, *ton* caractaire, *l'*aventhure, *sa* nécense ; *qu'il italianise brouillard en* bruillar *et paillasse en* paiglasse ; *que des noms aussi familiers que Caulaincourt et Montmorency deviennent* Colincour *et* Madame Momoranci, *l'impératrice d'Autriche Béatrix,* maman Béhatris, *et qu'il marche sur* Rambulet *ou* Brie-contre-Aubert.

Mais les défaillances de langue ne sont pas moins remarquables : on pourrait à bon droit se demander si la même main a rédigé les bulletins de la Grande Armée (ou simplement Le Souper de Beaucaire) *et des billets conjugaux aussi éloignés que celui-ci de l'éloquence passionnée des lettres à Joséphine :*

« Ma bonne amie, je reçois ta lettre du 30. Je vois que tu as été au Sallon ; dis-moi ce que tu en pense, tu es connoisseur puisque tu paint pas mal. Le froid ici est assé fort à 8 degrés, cela est un peu de bonheur. Ma santé est fort bonne. Ambrasse mon fils, dis-moi qu'il a fais ses dents. Adio, mio ben ».

Tendres pensums matrimoniaux, adressés par un mari surmené à une petite femme qu'il considère comme une poupée — si l'on veut. Surtout, preuve que le français écrit est pour Napoléon une technique apprise, dont les règles, du moment qu'il n'a pas couramment à les appliquer, ont tendance à s'effacer d'un esprit qui n'a de place que pour les notions immédiatement utiles.

Faut-il donc croire, en dépit des assertions de discrets secrétaires, que l'œuvre impériale dans son ensemble a subi d'importantes retouches et qu'en ce qui concerne le style, nous avons affaire, avec la Correspondance, *à un texte de seconde main? Disons tout de suite que si nous l'avions cru, ce volume n'existerait pas.*

Reconnaissons que Sainte-Beuve et Thiers exagèrent quand ils écrivent, l'un, que « ses Mémoires mettent l'Empereur au premier rang des écrivains de tous les temps », l'autre, que « si Napoléon est le plus grand homme de son siècle, il en est aussi le plus grand écrivain. » Ils oublient trop que la correction impersonnelle du style des récits historiques rédigés à Sainte-Hélène est due à un « ponçage » qui ne laissait pas d'exaspérer Napoléon [d] *; le lieutenant anglais Jackson a noté là-dessus une bien curieuse conversation avec Montholon* [e].

Ce n'est donc pas avec l'œuvre écrite qu'il sied de confronter les dictées de la Correspondance *pour en vérifier le degré de fidélité*

Extrait de la publication

dans le rendu. C'est avec les autres parties de ce que j'appellerai l'œuvre parlée de Napoléon Ier.

★

On ne fera pas appel ici à cette évidence interne qui fait qu'après avoir vécu de longues années dans l'intimité mentale de l'Empereur, il est un ton de voix auquel il devient impossible au connaisseur de se tromper. Constatons simplement qu'en comparant entre elles les lettres de différentes époques, elles révèlent certes une évolution sur laquelle nous reviendrons, mais aussi une complète absence de disparate dans la facture. Les erreurs de transmission, volontaires ou non, seraient d'autant plus apparentes, s'il y en avait, qu'elles varieraient selon le caractère du transmetteur : ce son qui nous parvient identique à travers un blasé sceptique comme Bourrienne, un sentimental et un timide comme Méneval, une tête d'historien et de politique comme Fain, ne peut avoir été déformé. L'intervention (curieusement tardive, vers 1812) d'un sténographe professionnel, Jouanne, ne donne lieu à aucune dissonance — non plus que les corrections manuscrites et substitutions de passages apportés par l'Empereur en signant son courrier.

L'évidence externe n'est pas moindre : nous disposons de deux autres « corps » de paroles impériales dont le recoupement avec les trente tomes de monologue formés par la Correspondance *achève de fixer nos idées : les interventions au Conseil d'État et les conversations éparses dans les différents mémoires, dont certaines ont été notées avec une exactitude phonographique.*

Napoléon s'est parlé lui-même autant qu'il a agi ; ou mieux, la parole est sa forme innée de l'action. Conscient de l'originalité de son tour de pensée et d'expression, fier de son don de persuader, d'intimider ou de séduire, — comme le note malicieusement l'abbé de Pradt : « Chez lui, parler était le premier besoin — et sûrement il mettait au premier rang des prérogatives du rang suprême de ne pouvoir être interrompu et de parler tout seul. » Il serait plus juste de dire que c'était un moyen pour lui de clarifier ses idées, de les mettre en ordre, et d'en faire jaillir de nouvelles ; d'en vérifier aussi l'efficacité sur ses auditeurs.

Parmi eux, nombreux furent ceux qui ne résistèrent pas à la tentation de noter les discours auxquels il leur avait été donné d'assister. Bien ou malveillants, et aussi ternes qu'on les suppose — pour peu qu'ils soient exacts, ils se haussent au génie dès qu'ils font parler l'Empereur : ou plutôt, qu'il les fait parler. Un certain nombre de textes flamboyants émergent ainsi, tout à coup, au détour de quelque pondéreuse dissertation par laquelle tel fonctionnaire civil ou mili-

Extrait de la publication

taire cherche à faire valoir sa propre excellence. Dès que Napoléon entre en scène, il crève la page.

Les discussions avec le Conseil d'Etat nous ont été transmises à trois degrés divers d'intensité, qui croît en fonction de l'authenticité littérale de la transcription : depuis le compte rendu édulcoré de la version officielle, en passant par les notes prises et rédigées par Pelet de la Lozère, par Thibaudeau, et surtout par Barante et par Molé, où la « voix du maître » se trouve fidèlement retransmise — jusqu'à un petit document publié en 1912 *par Alfred Marquiset, et qui n'a pas reçu toute la diffusion qu'il méritait : les sténographies recueillies par un conseiller d'Etat anonyme que l'on suppose être le rouennais Lecoulteux de Canteleu, à travers lesquelles nous entendons directement « le monstre lui-même », avec ce quelque chose de saccadé, de brutal et de presque barbare dans l'association des idées qui est le secret de l'originalité napoléonienne : le raccourci porté à la N*ième *puissance, la suppression fulgurante des transitions, l'ellipse elle-même considérée comme une perte de temps, et la juxtaposition de deux concepts tenant lieu de démonstration, au nom des lois supérieures de l'évidence. « Le génie, a-t-on dit, est l'art de saisir des rapports cachés ». Celui de Napoléon est de les révéler dans l'instantané : entre les deux pôles d'un raisonnement, il ne place rien qu'une étincelle. Où les autres démontrent un théorème, il énonce un axiome : le démon de l'impatience a formé son cerveau — on peut presque dire : déformé — pour la bataille contre les secondes.*

Les enregistrements du Conseil d'Etat éclairent le versant abrupt de la Correspondance : *l'abondante littérature des conversations avec Napoléon disséminées à travers cent tomes de Mémoires en illustre le côté plus humain, et permet de dégager ce qui se mêle de note personnelle à ses rapports, si tendus qu'ils soient, avec les êtres et les choses. Là encore, l'empreinte se retrouve avec une uniformité d'autant plus remarquable que les mémorialistes, de caractère, de formation et de talents fort divers, écrivent en cachette les uns des autres. La parole de Napoléon jouissait d'un singulier pouvoir de se graver dans les mémoires, si l'on en juge par l'identité de facture qui règne entre les entretiens consignés sur le papier par des collaborateurs aussi judicieux, mais aussi incapables de bouffées de génie que Rœderer, Girardin, Pasquier, Beugnot. Le seul auquel on puisse attribuer quelque facilité pour le pastiche, l'abbé de Pradt, nous a transmis des traits à peine accentués...*

Bref, la glace à trois faces, Conseil d'Etat, conversations, Correspondance, *réfléchit bien trois fois la même image.*

★

Extrait de la publication

« *Et le* Mémorial de Sainte-Hélène, *dira plus d'un lecteur, qu'en dites-vous?* » — *Rien.*

Le moindre méfait de ce roman trop connu est d'avoir obscurci pour plus d'un siècle la véritable figure et le véritable caractère de l'empereur Napoléon. Que cette entreprise de tromperie ait été entièrement voulue, préméditée et accomplie avec un succès écrasant par Napoléon lui-même ne fait aucun doute : on ne peut qu'admirer le génie publicitaire dont il fit preuve en emmenant à Sainte-Hélène le reporter idéal, en la personne de Las Cases, à la fois candide et débrouillard, doué d'autant de faconde que de crédulité, et qui, ne l'oublions pas, avait fait fortune dans le métier d'éditeur.

« *En sa qualité de souverain, dit Stendhal, Napoléon mentait souvent. Quelquefois le cœur du grand homme soulevait la croûte impériale ; mais il s'est toujours repenti d'avoir écrit la vérité et, de temps en temps, de l'avoir dite. A Sainte-Hélène, il préparait le retour de son fils, ou un second retour comme celui de l'île d'Elbe. J'ai tâché de n'être pas dupe.* »

L'univers a été dupe, et aujourd'hui encore le public cultivé, tout comme les récidivistes de l'histoire romancée, a tendance à ne voir l'Empereur au temps de sa grandeur qu'à travers les thèmes de propagande qu'il élabora au temps de sa captivité.

Ce n'est pas que Las Cases, ni Montholon et O'Meara, ni Gourgaud qui les contredit d'ailleurs souvent, soient de mauvais observateurs ni des écrivains sans conscience ; leurs écrits forment la plus considérable somme d'observation historique qui, dans un même laps de temps, se soit concentrée sur un même individu. Sauf Antommarchi, ils sont aussi exacts quant aux faits, quant aux mots, que le leur permet la formidable puissance de suggestion à laquelle ils sont assujettis. Le lieu n'est pas ici de déterminer jusqu'à quel point chacun d'eux fut conscient d'avoir été désigné pour être le propagateur d'un nouvel Evangile ; l'essence et les origines du messianisme napoléonien ont d'ailleurs été étudiées par M. Philippe Gonnard dans un volume qui se place à côté des œuvres de lord Roseberry, de Ferrero, de Marcel Dunan, parmi les classiques d'une science trop négligée : la critique napoléonienne.

Qu'on s'attende à ne trouver dans les textes qu'on va lire aucune trace des intentions que leur auteur s'attribuera plus tard. Il n'y est fait nulle part la moindre allusion aux théories et aux doctrines dont il se flattera d'avoir nourri son système. Non seulement actes et décisions y apparaissent invariablement dictés par des considérations d'empirisme supérieur, sinon d'opportunisme immédiat, mais encore l'Empereur ne manque pas une occasion d'y témoigner de sa furieuse incompatibilité d'humeur avec les tenants des « grands principes » de 89 : « C'est du style frères et amis » ; *ce sont* « des métaphysi-

Extrait de la publication

ciens, des idéologues bons à jeter à l'eau », *bref*, « des imbéciles » — *à moins qu'il n'use de ces petits monosyllabes expressifs qui sont notre héritage le plus direct du légionnaire romain, et dont la bienséance des transcripteurs n'est pas toujours arrivée à amortir tout à fait la détonation incongrue.*

« *Il n'y a que deux puissances au monde, le sabre et l'esprit... à la longue le sabre est toujours battu par l'esprit* » *est une noble parole : il ne faut pas oublier que Napoléon ne l'a prononcée que le jour où il fut battu par le sabre.*

Dans plus d'un sens, ce livre est un anti-mémorial.

★

Qu'on ne fasse pas de nous, pour autant, un iconoclaste : la légende de l'Aigle est en soi un fait historique, elle est devenue une part de notre sensibilité, donc de notre vérité nationales, et c'est un pauvre cœur français qui ne vibre pas à Béranger, à Charlet, à Raffet, à la sainte imagerie de la patrie pieusement gravée par Georgin d'Epinal. Dénigrer de parti-pris l'Empereur, comme le fit l'école historique hostile au Second Empire, c'est amoindrir la France, dont le relèvement ne peut que coïncider avec un renouveau de ferveur napoléonienne.

A conditions, toutefois, que ce soit le vrai Napoléon qu'on lui remette sous les yeux, tel qu'il s'est peint de sa propre main : le Napoléon du Travail. Vertu ingrate, dont peu sont capables de goûter l'ivresse faite de privations et de renoncements, le travail — qui fait l'homme, non l'esclave, mais « *le* vainqueur *martyrisé du temps* » — *n'arrache à la foule qu'une admiration froide et forcée ; l'âme humaine éprouve un mouvement de recul devant une nécessité que depuis l'aurore des temps elle a appris à associer avec la mort.*

Le culte du vulgaire pour ce qu'il appelle le génie est en réalité celui de la facilité, chaque citoyen trouvant un mol oreiller dans la notion que rien ne sert de s'évertuer si l'on n'est favorisé par l'inspiration — et par la chance. Napoléon demi-Dieu sera toujours plus populaire que Napoléon au labeur, dont l'idéal a quelque chose de rude pour un peuple auquel on a trop prôné les loisirs.

★

La période de la Correspondance *qui s'étend de la fin de* 1805 *au début de* 1810 *est celle durant laquelle le spectacle de* L'Empereur au travail — *c'est le titre que j'eusse aimé donner à ce livre — est particulièrement instructif. Les cinq premières années de l'ère impériale forment, tant logiquement que psychologiquement, un tout.*

C'est entre les quelque douze mille pièces datées de ces années que nous avons circonscrit notre choix. Auparavant, et plus tard, nous ne tenons pas à l'état pur l'action et les réactions de leur auteur : il s'y mêle trop de facteurs dûs aux circonstances. D'une part, l'ascension de Bonaparte, avec tout ce qu'elle implique encore de concessions aux personnes, de compte tenu d'une conjoncture intérieure qu'il n'a pas encore complètement en main. D'autre part, c'est « Napoléon unique », le surhomme de plus en plus isolé dans sa propre grandeur, obligé d'étendre sans cesse ses facultés à la mesure des événements qu'il a provoqués, et s'écartant toujours davantage de la règle qu'il s'était fixée jadis, de « ne jamais rien décider tant qu'il avait de l'humeur. »

Mais, de 1805 *à* 1810, *c'est véritablement* l'Empereur *au sens complet du mot que nous écoutons parler, c'est le dictateur heureux dans l'éclat de sa jeune maturité, à l'apogée de sa forme et dans la plénitude de ses moyens, le seigneur de la Grande Nation, le bâtisseur du Grand Empire, le chef de la Grande Armée. Les premiers mois de* 1806 *marquent un point culminant. « Il semble, dit Thiers, que la victoire eût fécondé son esprit, car la plupart de ses grandes créations datent de cette année mémorable, placée entre la première moitié de sa carrière, moitié si belle, où la sagesse guida presque toujours ses pas, et cette seconde moitié, si extraordinaire et si triste, où son génie, exalté par le succès, s'élança au delà de toutes les bornes du possible pour aller finir dans l'abîme. »*

Epoque unique dans l'histoire de l'esprit humain, qui fut, pour cette âme insatiable de se réaliser, selon le mot de Gœthe : « une perpétuelle illumination intérieure »

★

Les sources auxquelles nous avons puisé sont à la portée de tout le monde. Le corpus *principal demeure les trente-deux volumes de format* 24 × 30, *de* 750 *pages environ chacun, édités par l'Imprimerie Impériale de* 1858 *à* 1870, *sous le titre exact de* Correspondance de Napoléon Ier publiée sur l'ordre de l'Empereur Napoléon III, *et qui comprend un peu plus de vingt-deux mille pièces, c'est-à-dire à peu près les deux tiers des documents existant en minutes ou en expéditions originales à la disposition de la Commission impériale instituée par décret du* 7 *septembre* 1854 *pour « recueillir, coordonner et publier la Correspondance de Napoléon* Ier *relative aux différentes branches de l'activité publique. » Cette Commission, présidée par le maréchal Vaillant, se trouva divisée sur la question des pièces que les convenances ou la politique commandaient d'éliminer, le baron Charles Dupin, partisan de la prudence,*

Extrait de la publication

l'emportant sur Mérimée, avocat de la publication intégrale des dossiers. Après le quinzième volume, elle fut dissoute et remplacée le 3 février 1864 *par une nouvelle commission sous la présidence du prince Napoléon, dont le principe avoué fut « d'écarter ce qui était blessant pour les personnes », et de ne publier que « ce que l'Empereur aurait livré à la publicité s'il avait voulu montrer à la postérité sa personne et son système [1] ».*

C'était la censure rétrospective : le prince l'aggrava en détournant sans scrupules les pièces jugées compromettantes pour la mémoire de son père le roi Jérôme — tout en se montrant plus libéral quant aux imputations qui atteignaient son impérial cousin en la personne du roi Louis.

Telle quelle, cette édition dont le secrétaire général fut, presque de bout en bout l'ex-professeur au Collège de France Rapetti, est un des fondements de l'histoire universelle. Ses lacunes ont été heureusement comblées par la reproduction successive de la plupart des textes refusés ou tronqués à la commission [g], notamment par Ducasse, par Léonce de Brotonne, par L. G. Pélissier, et surtout par Léon Lecestre, dont les deux volumes sont le complément indispensable du texte officiel. D'autre part, les Archives de la Guerre, sous la direction du Lieutenant-Colonel Picard et de Louis Tuetey ont livré, sous 7.500 *numéros, le gros du reliquat inédit de leur fonds, auquel viennent s'ajouter les quatre volumes d'Ordres et apostilles colligés par Arthur Chuquet. Les lettres à Marie-Louise auxquelles j'ai fait allusion ont paru par les soins de la Bibliothèque Nationale en* 1935. *Des lettres inédites de Napoléon passent souvent en vente ; c'est ainsi qu'on a pu prendre connaissance récemment de ses missives à M*me *de Mathis, dame de compagnie de Pauline, que celle-ci lui avait obligeamment « procurée ». Le nombre des lettres et messages connus peut être évalué entre* 35 *et* 40.000, *nombre qui continuera longtemps encore à croître, surtout si les bouleversements internationaux mettent à jour, comme il se peut, des sources inconnues et des gisements imprévus.*

★

L'idée de tirer de la Correspondance Générale *les éléments d'une publication, non plus chronologique, mais analytique, en substituant au classement par date un classement par sujets, avait été, dès l'origine, celle d'un membre de la première commission, le général Pelet. On la trouve reprise par Taine, dans une note des* Origines *qui fut, lorsque nous la rencontrâmes, un précieux encouragement à mener à bien notre tâche, et qui dit ceci.*

« *Dans la* Correspondance de Napoléon *publiée en trente-deux*

Extrait de la publication

volumes, les lettres sont classées par dates. — Elles sont classées par chapitres dans sa correspondance avec Eugène, vice-roi d'Italie, et avec Joseph, roi de Naples, puis roi d'Espagne[h], *et il est aisé de composer d'autres chapitres non moins instructifs : l'un sur les affaires étrangères (lettres à M. de Champagny, à M. de Talleyrand, à M. de Bassano) ; un autre sur les finances (lettres à M. Gaudin et à M. Mollien) ; un autre sur la marine (lettres à l'amiral Decrès) ; un autre sur l'administration militaire (lettres au général Clarke) ; un autre sur les affaires de l'Eglise (lettres à M. Portalis et à M. Bigot de Préameneu) : un autre sur la police (lettres à Fouché), etc. — On peut enfin, par une troisième classification, diviser et distribuer ses lettres selon qu'elles se rapportent à telle ou telle grande entreprise, notamment à telle ou telle campagne militaire. De cette façon, on parvient à concevoir l'immensité de ses formations positives et à se représenter le jeu ordinaire de son esprit ».*

Sans adopter strictement la méthode préconisée par Taine, on s'est écarté ici de la marche communément suivie par les collecteurs de « Morceaux choisis ». Nombreuses, en effet, depuis le Dictionnaire-Napoléon *de Damas-Hinard* (1838) *sont les compilations qui se sont proposé de reconstituer à coups de ciseaux et de pot de colle un Napoléon synthétique, en puisant indifféremment à toutes les sources, sans discriminer entre une pièce d'archives, un ragot, une proclamation, une boutade, un article du Code civil et un mensonge délibéré. Ce disparate s'aggrave du fait que l'Empereur, contrairement à l'opinion reçue, est un faux bon sujet d'anthologie : car il ne dit pas pour* dire, *mais pour* faire, *de sorte qu'une citation de lui, isolée de son contexte devient aisément un truisme ou un paradoxe. Ses dictées sont à peu près vierges de ces aphorismes qui, placés entre deux astérisques, font figure de préceptes et de maximes. N'était le nom de leur auteur, il ne viendrait à personne l'idée de s'extasier sur des vérités premières telles que* « La guerre ne s'apprend qu'en allant au feu », *ou* « L'immoralité, c'est de faire un métier qu'on ne sait pas ». *Les lettres de Napoléon sont, en somme, aussi vides de réflexions ne se rapportant pas directement à l'action, que le chef-d'œuvre épistolaire imaginé par un autre général d'artillerie, Choderlos de Laclos.*

Spécifions qu'on ne trouvera ici que des documents reproduits in-extenso, *sans qu'on se soit permis d'en retrancher un mot ; certains sont suivis de passages recueillis parmi les lettres traitant de sujets analogues. Leur choix s'est fait selon un critère qui ne pouvait être que subjectif, ce qui ne signifie pas arbitraire : on pourrait presque dire que la plupart d'entre ces lettres se sont choisies elles-mêmes. Ce sont celles que plusieurs lectures successives de l'ensemble de la* Correspondance *et des publications qui s'y rapportent ont dégagées*

Extrait de la publication

Extrait de la publication

16e édition

MÉMOIRES DU PASSÉ POUR SERVIR AU TEMPS PRÉSENT

déjà paru

MÉMOIRES DE SULLY
présentés et annotés par
LOUIS-RAYMOND LEFÈVRE

o

SOUVENIRS d'Alexis de TOCQUEVILLE
édition présentée par
LUC MONNIER

o

CORRESPONDANCE DE NAPOLÉON
présentée et annotée par
MAXIMILIEN VOX

o

JOURNAL DE L'ESTOILE
pour le règne de Henri III (1574-1589)
texte intégral présenté et annoté par
LOUIS-RAYMOND LEFÈVRE

o

MÉMOIRES DE GORANI
première édition française éditée par
ALEXANDRE CASATI
et présentée par
RAOUL GIRARDET

o

L'AN MILLE
textes choisis, traduits et présentés par
EDMOND POGNON

o

JOURNAL DE L'ESTOILE
pour le règne de Henri IV, tome I (1589-1600)
texte intégral présenté et annoté par
LOUIS-RAYMOND LEFÈVRE

o

à paraître

MÉMOIRES d'Alexandre DUMAS
texte intégral présenté et annoté par
P. JOSSERAND

Extrait de la publication